

	Pelleter Corentin : Né le 5-09-1910 à Saint-Evarzec ; 1936, prêtre, surveillant à Saint-Louis de Brest ; 1937, instituteur à Landivisiau ; 1938, vicaire à Plomodiern ; 1956, recteur de Gourlizon ; 1972, se retire au Faou puis à Missilien ; décédé le 17-06-1978. Étude : <i>Quimper et Léon</i>, 1978 p. 280.
--	--

Extraits de l'homélie prononcée par Monsieur l'abbé René Thomas, recteur de Lopérec, aux obsèques de Monsieur l'abbé Corentin Pelleter, dans l'église de St-Evarzec, le 19 juin 1978.

Il naquit le 5 septembre 1910 ici même à Saint-Evarzec. En 1916, il perdit son père, emporté par la guerre. Sa mère, humble couturière, vivant d'un modeste commerce au bourg, dut porter seule la lourde charge d'élever en ces temps difficiles, ses deux jeunes garçons de six et deux ans. Elle puisait dans une foi solide la force nécessaire pour faire face à cette épreuve et à celles qui allaient venir et entre autres, la disparition de son frère diacre, mort à vingt-deux ans au seuil du sacerdoce.

Après des études primaires à l'école Saint-Louis de Gonzague, il entre à Saint Maur puis poursuit ses études à Pont-Croix avant d'entrer au Grand Séminaire. En 1936, un des rêves de sa vie se réalise. Il est ordonné prêtre.

Il assure quelques mois de surveillance à Saint-Louis et à Landivisiau avant de connaître la grande joie de devenir vicaire à Plomodiern, dans le pays sanctifié par son patron, le saint ermite Corentin. C'était le 4 octobre 1938.

Dans ce poste qui lui convenait si bien, il va se dévouer, se dépenser sans compter, pendant dix-huit ans. Son zèle débordant et son sens de l'apostolat l'amènent à lancer la JAC qui a formé tant de chrétiens solides et efficaces, comme en témoignait hier Mgr Favé ici présent Patronage, musique et même cinéma figuraient sur la liste de ses activités et étaient pour lui les moyens de répondre à l'appel du Seigneur, et je me garderai d'oublier de signaler le souci de visiter régulièrement les malades et les personnes âgées ou isolées à qui il apportait le réconfort de sa parole et de son sourire.

Il est un autre domaine, plus secret et presque inconnu. Il ne parlait jamais des risques terribles qu'il a courus pendant l'occupation et les heures troubles de la libération de la presqu'île : héberger secrètement des personnes recherchées... Cacher chez lui, transporter sous sa pèlerine ou sa soutane des postes émetteurs clandestins... aider les résistants et les victimes de ces mêmes résistants... Sa charité n'avait pas de bornes. Ne s'appellerait-elle pas charité sans frontières ? Et dans sa discrétion et sa réserve, jamais il n'en parlait et s'il pouvait me parler maintenant il me reprocherait peut-être de l'évoquer ici devant vous...

En 1956 notre ami « descend de la montagne », quitte Plomodiern et Sainte-Marie du Menez-Hom pour rejoindre les bords du Haut Goyen, il devient recteur de Gourlizon. C'est là que je l'ai connu, apprécié et aimé et j'ai eu souvent l'occasion de partager son travail de prêtre.

Il était vraiment le pasteur connaissant chacun de ses paroissiens. Il était près de tous, donné à tous, cherchant le bien de tous.

Il s'est donné à fond à sa tâche, s'est véritablement usé jusqu'au bout, jusqu'à l'épuisement au service de ceux dont il avait la charge. Il fut le prêtre d'une fidélité admirable.

Ce qui le caractérisait surtout c'était sa grande sensibilité ; tous ceux qui sont ici : membres de sa famille, frères dans le sacerdoce, paroissiens de Plomodiern et de Gourlizon peuvent en témoigner. Il était toujours heureux d'accueillir, avec son exquise délicatesse et son aimable sourire. Sa sensibilité extrême nous laisse deviner combien il a souffert de certaines incompréhensions, certains abandons ou refus. Il a accepté de vivre avec un certain manque de confort, mais pour la maison de Dieu, rien n'était trop digne, trop beau. Ce n'est pas lui qui aurait essayé à tout prix « d'avoir le bras assez long pour faire valoir ses droits » à l'époque où les conditions étaient si diverses sur le plan matériel, il ne voulait pas que l'on intervienne pour lui. C'était un aspect de sa dignité, de sa fierté.

Mais dans l'aide à apporter aux autres, il ne connaissait pas de limite, Il fut un prêtre d'une extraordinaire générosité, donnant tout, son temps, son argent, son toit, sa table, sa personne. Que de fois je l'ai vu inviter à sa table des jeunes de sa paroisse pour y rencontrer le prêtre directeur de leur école. Que d'attentions pour les humbles et les petits ! Que de secours distribués discrètement, et que Dieu seul connaît ! Il ne pouvait rester indifférent à aucune détresse matérielle, morale ou spirituelle. Sa porte était ouverte à tous, à toute heure et je pense que personne n'y a jamais frappé sans avoir été bien accueilli. Bienheureux esprit de service ! Admirable détachement ! Bienheureux les pauvres ! N'obéissait-il pas à la parole du Christ à ses ouvriers dans l'évangile d'hier : « Vous avez reçu gratuitement ; donnez gratuitement ».

En 1970 il prend quelques semaines de repos à Saint-Pol. Il n'y fut pas heureux, ne pouvant se résigner à vivre loin des siens, à ne plus les servir. Il revient à Gourlizon avant d'être bien rétabli... En septembre, à Lourdes, en se rendant au chevet d'une malade, c'est la chute malencontreuse, avec fracture de l'épaule, entraînant des ennuis sérieux de santé.

En 1972, le cœur brisé, il se voit contraint de quitter une paroisse qu'il aimait tant et qui le lui rendait bien. Il crut que le séjour comme prêtre habitué auprès d'un ami de jeunesse lui redonnerait force et confiance pour continuer à servir... mais hélas, son passage au Faou n'apporta pas d'amélioration et au bout de quelques mois il sollicita son entrée à Roz-Avel. Une nouvelle étape de sa route de prêtre commençait.

Etape marquée encore davantage par l'épreuve. Sa santé se délabrait. Il ne pouvait plus se déplacer seul. A la souffrance du corps miné par la maladie viennent s'ajouter des souffrances morales sur lesquelles notre cher défunt m'en voudrait d'insister.

Longs mois où il a trouvé soutien et réconfort dans l'activité fraternelle des prêtres de Missilien, mais surtout dans la prière, le bréviaire auquel il était si fidèle. Il lui arrivait souvent de se tromper de jour... mais qu'importe, il priait. Et il avait le chapelet auquel il s'accrochait et qu'à chaque visite je voyais entre ses doigts ou à portée de sa main. C'était sa nouvelle manière de servir.

Quimper et Léon, 1978, p. 280.